

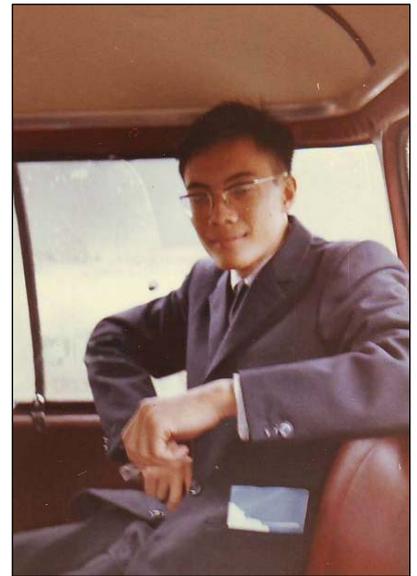
3 Octobre 1965 : premiers pas en France

Par G.N.C.D JJR 65

« Ainsi donc, c'était cela, l'intérieur d'un Boeing 707. Si peu de place et tellement de gens ! » Ce fut là ma première pensée une fois installé côte à côte avec Bernard Lý Văn Mạnh dans l'avion d'Air France qui allait nous emmener en France, au terme de 12 ans de scolarité au « Petit Lycée » - classes primaires - de Chasseloup-Laubat (« xách cái lu lâu ba ») devenu lycée Jean-Jacques Rousseau plus tard, puis dans les classes secondaires, moins la terminale passée en philo, chez les filles de Marie Curie. Et l'avion décolla, pour ce qui allait devenir une histoire d'amour de 44 ans (moins quelques années aux USA et en Australie/Nouvelle Zélande quand même) mais surtout un exil définitif, et comment le savoir à l'époque? Emus sans nous l'avouer, le cachant derrière une fausse gaîté, un rien excités, nous fîmes allègrement un sort aux divers plateaux-repas, sans même daigner lorgner sur les jolies jambes des hôtes de l'air, après quoi, salut Morphée !

Dans le car d'Air France, billet en poche, destination Tân Sơn Nhứt →

Première sensation en quittant l'avion le matin d'après: il faisait aussi frais qu'à Dalat. C'est qu'on était au matin du 3 octobre 1965, au début de l'automne. Les sourires de ma grande sœur Duyên (Mme Lê Công Hoài Bảo) venue m'accueillir à l'aéroport d'Orly («Roissy Charles-de-Gaulle » n'existait pas encore, et le Général était encore bien vivant, à l'Elysée) en compagnie de *Chị Châu* et de *Chị Cécile Huệ* me réchauffèrent le cœur en dépit de la surprise : ma soeur avait bien changé au bout de 2 ans, le bon air de France lui ayant donné une mine splendide.



La navette Orly-Paris que l'on prit me permit d'avoir ma première vision de Paris, et autant vous l'avouer, cette vision était déprimante ; tous les bâtiments étaient gris-noir de par la pollution et grâce à André Malraux ministre de la Culture de l'époque, le ravalement décennal des façades venait seulement d'être obligatoire. Triste prise de contact, vite passée avec la découverte du métro parisien. Vous vous en souvenez sûrement, les banquettes étaient en bois ciré, comme les portières, et le tout faisait un raffut assourdissant comparé à celui du métro parisien d'aujourd'hui. Sans parler du poinçonneur (pas des Lilas, mais de Denfert-Rochereau !) trouant consciencieusement nos tickets d'un air bien absent. Ni omettre l'odeur particulière d'alors, un mélange de sueur, de renfermé, et d'huile chaude.

← Découverte des Tuileries à Paris,

Notre oncle, le docteur Nguyễn Xuân Bá, maintenant décédé, nous offrait gentiment le gîte et le couvert au 51 rue de Lyon pour notre transit de 2 jours à Paris. Les senteurs de la cire de l'escalier et du



parquet me ramenèrent fugacement à Dalat, me rappelant l'encaustique de la villa où nous passions nos vacances, dans la cité réservée au personnel des Chemins de Fers du Viet Nam (cư xá Hòa Xa Việt Nam) pour leurs vacances. Le dîner fut guindé : je n'avais pas revu Tonton Bá depuis qu'il avait quitté Saigon en 1955, et je n'avais vraiment pas faim, en dépit des encouragements de ma cousine, de mon cousin Michel, et de ma soeur. Et dès 18h, je sombrai dans un sommeil profond, décalage horaire et fatigue aidant.



La journée du 4 octobre fut passée en compagnie de Gaston Nguyễn Phong Trào – maintenant décédé - et de Bernard Lý Văn Mạnh, désormais à la retraite à Mâcon et veillant jalousement sur sa cave que je suis censé aller ravager un de ces jours. Gare, Bernard ! Découverte des Champs-Élysées, des Tuileries et du quartier de l'Opéra où je pris ma première « demi pression » de bière outre les premières photos, émerveillement devant le beau soleil illuminant les feuilles déjà jaunies. Et ce fut le train pour Lyon, à la gare de, de, de Lyon bien sûr !

A l'époque, l'avantage d'être boursier – mon cas - était qu'on avait la priorité

pour les chambres des cités universitaires gérées par le CROUS (Centre Régional des Œuvres Universitaires et Scolaires) si on était inscrit en province, là encore mon cas à Lyon. Or, celle où j'allais être logé, pas loin de l'INSA - Institut National des Sciences Appliquées - de Lyon (bonjour à Nguyễn Ưng Long et Nguyễn Tât Cường en passant, ils y étaient élèves-ingénieurs) et de ma « fac », était quasi-neuve avec à peine 2 ans d'existence. Les chambres étaient petites (9 m² soit 2m sur 4,5m, avec un coin lavabo à l'entrée, les douches et toilettes étant dans le couloir de chaque étage) mais très fonctionnelles et confortables, et surtout bien chauffées par le plancher. J'en découvris bien vite l'agrément : il suffisait de bien nettoyer le sol et d'étaler directement dessus une chemise fraîchement lavée pour qu'elle fût sèche en quelques heures, surtout en plein hiver. Bon, d'accord, ce n'était pas bien orthodoxe, et très anti-hygiénique par-dessus le marché, mais à la guerre comme à la guerre ! *Avec ma sœur Duyên, le jour d'admission à la Cité U des sciences, bien que « littéraire » →*

La découverte du resto U (restaurant universitaire) ouvert à compter de début octobre me fit découvrir une triste réalité proche : celle du ventre jamais assez rempli, le coût du ticket (1,50 franc si ma mémoire est bonne) ne permettant d'ailleurs pas aux cuistots de nous offrir du caviar. Compensation : les pâtes et le riz étaient à volonté (« du rab, siouplaît ») ainsi que la sauce tomate bien diluée, et ne nécessitaient que l'effort tout relatif de tendre l'assiette. Ce resto U ayant la particularité d'être dans l'enceinte de la cité universitaire, du moins n'était-il pas nécessaire de dépenser de l'argent pour le bus pour aller se sustenter. Et pourtant si : le resto U était fermé en fin de semaine, aussi fallait-il prendre ce



satané bus pour aller Quai de l'Université et manger à la MEC (non, non, rien à voir avec Allah, au contraire, c'était la Maison des Etudiants Catholiques) où les marmitons arrivaient à faire des prouesses – très relatives – avec ce qu'on leur allouait comme budget. Ce fut d'ailleurs là que j'ai allumé ma première cigarette un mois plus tard, offerte par ma sœur qui me voyait commencer à claquer des dents de froid. Et soit dit en passant, je suis passé à la pipe très vite, peu d'années après, car un paquet de Gauloises valait à l'époque le prix d'un repas au Resto U. D'ailleurs, et chose étonnante, ce rapport a peu changé depuis : un paquet de cigarettes coûte en moyenne 5€50 de nos jours, presque le même prix qu'un petit repas au resto U. Présence intemporelle des repères de jeunesse...

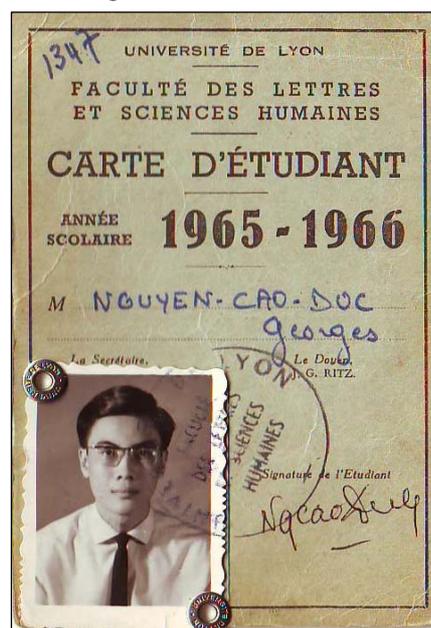
Un petit aveu, maintenant : j'avais appris à faire la cuisine en étant assidu à côté de notre excellente cuisinière, à Saigon, auparavant ; il fallait donc progresser. Autant vous le dire, le faux progrès fut rapide : je découvris vite qu'en week-end, mieux valait économiser l'argent du bus, rester dans sa chambre de la cité U, et se faire la cuisine soi-même : un peu de spaghetti, du bouillon Kub agrémenté d'un peu de pâte de piment sur un réchaud de campeur (ouille, la dépense initiale), et hop là ! Mais quand j'y repense, beerrkk !. Cela donnait de plus le temps de descendre à la salle de télévision du rez-de-chaussée et de regarder les émissions durant lesquelles je découvris tout à la fois les discours du général de Gaulle (« Français, aidez-moi ! »), les variétés de Guy Lux (« Bonsoir Messieurs-Dames et bienvenue au Théâtre 102 ») sans parler des grandes émissions de Léon Zitronne (« Je me trouve en ce moment-même sur la Place Rouge... »), mais également et hélas, les journaux télévisés durant lesquels le sang de la guerre du Vietnam omniprésente n'arrivait pas à rougir l'écran de télévision, car la couleur ne fut introduite en France qu'en 1967, au moment-même où la télévision noir et blanc débutait à Saigon (et non pas après 1975, comme le prétend la direction de la TV vietnamienne actuelle).

La rentrée à la faculté des lettres ne se faisant que vers le 15 octobre, j'ai largement eu le temps de m'inscrire puis de découvrir un peu Lyon entretemps, mais surtout de faire régulièrement l'aller-retour entre ma cité universitaire et celle de ma sœur à 800 m de là, sur le boulevard de l'Hippodrome, souvent en sa compagnie et celle de Bernard Lý Văn Mạnh aussi « perdu » au début que moi au début, sans parler de celle de Tuyết Hào (mais si, mais si, Mme Nguyễn Quang Lân) arrivée un an avant et d'une autre étudiante dont j'ai perdu le nom mais pas la vision en esprit, et ce, malgré la menace du copain Alzheimer. Je pus néanmoins découvrir le Vieux Lyon du côté de Saint-Jean, sur les quais de la Saône en prenant le bus, et le quartier des Brotteaux pas trop éloigné de la cité universitaire, en y allant à pied. Ce qui me fait penser que je ne marche plus assez maintenant, gare à l'ACV (attaque cardiovasculaire, avis aux candidats) !

Et inscrit je fus... →

La première crise de nostalgie survint une semaine après mon arrivée à Lyon, quand j'accompagnai ma sœur faire ses achats d'épices en centre-ville, dans la presqu'île, dans une rue perpendiculaire à la rue de la République qui est le cœur de Lyon. Oh, ce n'était pas encore le petit Chinatown actuel près des quais du Rhône à côté de la MEC, mais dans cette épicerie spécialisée, la vision du piment en purée, de la citronnelle en poudre (oui...), du nước mắm en flacon minuscule de 20 centilitres et des germes de soja en boîte (!) me brisèrent soudain le cœur : pas de larmes (après tout, je n'avais que 18 ans, c'eût été compréhensible), mais une furieuse fringale me prit, avec des visions obsédantes de porc au caramel et de soupe aigre à l'ananas et aux crevettes. J'aurais immédiatement donné ma chemise pour un hủ tiếu ! Cette obsession ne me quitta que 2 ou 3 jours avant la rentrée de la faculté des lettres, quand je fis un aller-retour à Grenoble – qui troua mon budget – pour revoir mon aîné Cao Liêng, arrivé en 1961 et inscrit en sciences politiques. Là, dans la capitale de l'Isère, je fis mon premier repas vietnamien en France, qui me dégoûta littéralement : rien ne « sentait » le Viet Nam, sauf le nước mắm. Les aficionados de la cuisine vietnamienne n'étaient guère nombreux à l'époque dans cette ville, aussi, jouant sur une clientèle semi-captive, les gargotiers faisaient une tambouille innommable. Je me jurai qu'on ne m'y reprendrait plus. Serment non tenu bien sûr, la nostalgie étant ce qu'elle était...

Après ce « repas » et de retour à Lyon, ce fut la rentrée. Je découvris alors l'amphi encore à cette époque rempli de beaucoup d'étudiants en costume-cravate comme moi, même si le jeans commençait à dominer. Je sus qu'il était temps de vraiment étudier car, matamore ou inconscient, probablement les deux, j'étais inscrit simultanément en lettres et en droit (j'ai laissé tomber le droit après 2 ans pour terminer lettres, terrifié par la vision de mes pas futurs et interminables dans les couloirs des tribunaux), et ceci clôtura mes premiers jours en France : ils ont duré moins de deux semaines, mais quelles deux semaines ! Jamais souvenir ne fut aussi bien gravé dans ma mémoire. Fort heureusement, et comme pour beaucoup d'entre vous, j'ai eu de nombreuses années ensuite pour parcourir et aimer définitivement la France. Et elle me l'a bien rendu depuis, cette douce France, mais pas « cher pays de mon enfance », merci Charles Trénet.



G.N.C.D